

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Trois nouvelles

Marie José Thériault

Volume 23, numéro 5 (137), septembre–octobre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thériault, M. J. (1981). Trois nouvelles. *Liberté*, 23(5), 19–26.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Trois nouvelles

MARIE JOSÉ THÉRIAULT*

ANNA MÉLOÉ

Quand elle eut couvert un papier fin d'une écriture soignée et sans bavure, Anna Méloé signa son message et le ferma avec un pain à cacheter.

À l'enfant loqueteux qui attendait elle remit quelques pièces et dit :

— Portez ce pli en grand secret au vice-consul. Évitez les chemins battus ; prenez plutôt par les tourbières et la forêt, qu'on ne vous aperçoive. Et faites en sorte qu'il ne tarde point.

L'enfant parti, elle endossa une tenue de fête dont la couleur lie de vin rehaussait sa beauté. Elle disposa aussi des peignes dans ses cheveux, de petits peignes de laque délicats et discrets. Dans le boudoir, tout près d'un dieu en bronze à tête d'ibis, une carafe de malvoisie : elle en versa deux doigts au fond d'un verre, pour elle, en attendant.

*

* MARIE JOSÉ THÉRIAULT, directrice littéraire des éditions Hurtubise HMH, est poète, romancière, traductrice et parolière ; elle a publié en 1978 *Lettera amorosa* (poèmes, HMH) et *la Cérémonie* (contes, *La Presse*). Elle a en préparation plusieurs recueils de contes, des romans et des poèmes.

Le soir ne tombait pas encore qu'il était là. Incrédule, manifestement. Ému. Répétant *sotto voce* « Anna, Anna », son nom à elle, comme s'il le découvrait. Il voulut toucher son visage mais elle le détourna vers le jardin.

— L'hysope n'a pas beaucoup fleuri cette année. Parlons un peu, dit-elle. Voulez-vous ?

Ils parlèrent beaucoup. Dans la lumière incertaine de la pièce, telle qu'elle l'aimait, comme si dehors il fût un temps d'orage, ils parlèrent. Et encore, quand l'air se mit au frais et qu'ils burent du sou-chong bouillant.

Plus tard, elle se leva et la soie de sa robe faisait contre ses jambes comme un bruit d'eau. Il la suivit dans l'escalier.

Là haut seulement Anna Méloé lui permit ce baiser qui, depuis des heures, le brûlait jusqu'aux moelles. Mais aussitôt :

— Venez par ici. Il y a là de quoi vous intriguer.

Elle le mena dans un réduit sans fenêtre sous prétexte d'un coffret ou de quelque autre merveille à lui montrer. Sortit. Ferma la porte à double tour.

Par le panneau qu'il battait de ses poings en suppliant pour qu'elle ouvre, Anna Méloé lui adressait des mots longuement mûris : il y était question de lui, de lui et aussi de Justin, de leur duel stupide et encore de Justin, près d'elle et même en elle, et du coup de feu et de Justin toujours, mais cette fois étendu dans l'herbe avec un trou à la place du cœur, et de lui, là, vivant encore derrière cette porte, et vous croyez qu'être vice-consul vous confère tous les droits ? Et il faudrait que je vous absolve ? Et il faudrait en sus que je vous aime ?

Avec adresse et détermination, Anna Méloé mura le cagibi.

29 septembre 1979

MESSALINE

*Amour vos baisers florentins
Avaient une saveur amère.*

G. Apollinaire,
Alcools

Dans le salon de musique revêtu de boiserries, comme il faisait humide, on avait allumé un feu. Ses lueurs doraient le bois sculpté du linteau et les deux petits marbres — des bustes — posés dessus. Par la fenêtre aux rideaux restés ouverts, la belle église de San Jacopo et le palais Frescobaldi semblaient peints en grisaille tant le ciel hivernal lourd d'eau et peut-être de neige s'écrasait sur eux, et on distinguait mal les statues cornières du pont fouettées par une violente tramontane qui s'acharnait sur leur ventre bombé. Malgré les torchères allumées, il régnait dans la pièce un moelleux clair-obscur propice aux confidences et aux indiscretions.

Retenant sous ses doigts le dernier accord d'un nocturne, Messaline se tourna vers le fauteuil de velours cerise où somnolait son mari.

— Relisez, je vous prie, ce poème. Lisez-le encore. J'aime cette métamorphose de l'été fait femme. Et puis, le temps est si noir dehors. . .

Il tressaillit au son de sa voix et son regard tomba sur le petit livre ouvert sur ses genoux. Il lut :

— *Primamente intravidi il suo piè stretto
scorrere su per gli agi arsi dei pini
ove estuava l'aere con grande
tremito, quasi bianca vampa effusa.
Le cicale si tacquero. . .**

* Gabriele d'Annunzio, « Stabat nuda Aestas », *Alyone*.

Messaline effleurait les touches du piano, dessinait des arpèges, accompagnant distraitemment la voix grave et harmonieuse de l'homme penché, dont les longs doigts blancs tranchaient contre la reliure gris souris. Elle l'avait aimé naguère. L'aimait-elle encore ? En cet instant précis, malgré certain élan de tendresse envers lui, bref, aussitôt avorté, elle s'inquiétait de savoir d'où lui venait l'agacement qu'il lui inspirait, la haine même, lui si beau, si exquis, si. . .

—

Più rochi

*si fecero i ruscelli. Copiosa
la rësina gemette giù pe' fusti.
Riconobbi il colùbro dal sentore.
Nel bosco degli ulivi la raggiunsi.*

Elle n'écoutait pas vraiment. Pas plus qu'elle n'était consciente du mouvement de ses doigts sur le clavier. Ils puisaient leur rythme dans celui des mots et agissaient d'eux-mêmes, comme détachés d'elle. Pendant ce temps, Messaline observait son mari à la dérobée, redécouvrant en lui l'être faible, malléable qui l'adorait, certes, mais se pliait indécemment à tous ses caprices : « Offrez-moi ce bijou. » Il lui tendait l'écrin. « Servez-moi du thé. » Il lui portait la tasse, allant parfois jusqu'à s'agenouiller près d'elle en tenant la soucoupe tant qu'elle n'avait fini de boire. « Marchez sur les mains, Emmanuel. Ouvrez la fenêtre. Fermez la fenêtre. Relisez ce poème, Emmanuel. »

Emmanuel. Un si grand nom pour un si petit homme.

—*Scorsi l'ombra cerulee dei rami
su la schiena falcata, e i capei fulvi
nell'argento palladio trasvolare
senza suono. Più lungi, nella stoppia,
l'allodola balzò dal solco raso,
la chiamò, la chiamò per nome in cielo.
Allora anch'io per nome la chiamai.*

Il n'aimait pas la poésie. Mais il aurait relu D'Annunzio sur un ordre d'elle à en perdre la voix. Messaline lui en voulait de tant de servilité. Elle attendait toujours en vain le moment où il dirait non, où il s'occuperait enfin de lui-même d'abord, où il deviendrait raisonnablement égoïste. « Je n'aime pas que l'on me vénère, songeait-elle. Ni les animaux dressés. Ni les valets. » Le jeu l'avait amusée d'abord, puis ennuyée. Maintenant, Em-

manuel lui inspirait un profond dégoût, un mépris tel qu'elle eût souhaité le voir se jeter à la rivière à son commandement. « Le feu, poursuivit Messaline *in petto*, ne vous ressemble que par ses dorures et ses ajours. Pourquoi continuer à prétendre ? » N'avait-elle pas lu cela quelque part encore hier ?

— *Tra i leandri la vidi che si volse.
Come in bronzea mèsse nel falasco
entrò, che richiudeasi strepitoso.
Più lungi, verso il lido, tra la paglia
marina il piede le si torse in fallo.
Distesa cadde tra le sabbie e l'acque.*

Messaline se leva, contourna le piano de palissandre en faisant glisser un doigt au long de la frise qui l'ornait et vint se placer à l'écart, derrière son mari.

Il interrompit sa lecture.

— Je vous lasse. . .

— Non. Continuez.

Mais il la lassait. Il la lassait depuis des siècles. En réalité, n'était son corps splendide qu'elle désirait en dépit du reste, Emmanuel lui faisait horreur. Le regard rivé sur la nuque de son mari, Messaline devina ce qu'elle allait faire. Longtemps refoulée, une envie qu'elle s'avouait enfin la saisit jusqu'à la nausée. Cependant, malgré elle et comme pour la narguer, un autre désir diffus s'emparait de ses cuisses, une sensation de vide moulaît son estomac ; elle eut chaud, d'abord. Puis un peu froid. Par un geste dont la sûreté l'étonna, Messaline défit une à une les agrafes de sa robe.

— *Il ponente schiumò ne' suoi capegli.
Immensa apparve, immensa nudità.*

Ils s'aimèrent, mais cela est peu dire. Ou mal rendre la beauté de leurs formes tantôt nouées, tantôt disjointes. Longtemps il y eut des chuchotements, des feulements, des houles et des morsures. Longtemps aussi, de la douceur. Presque.

Messaline apaisée la première eut alors une faim différente. D'un bas de soie qui traînait à sa portée elle fit un garrot qu'elle noua insidieusement autour du cou d'Emmanuel. Lui-même docile jusqu'à l'outrance — ou croyant à quelque charnel caprice — ne résista. Il retomba bientôt inerte, si peu différent, en somme, de l'Emmanuel vivant.

L'âtre était vaste ; on eût pu y rôtir un veau. Messaline écarta les chenets, grandit le feu à sa convenance et y poussa le corps.

Comme elle enfilait sa chemise, une odeur de graisse fondue emplît le salon de musique. Messaline ouvrit la fenêtre avec calme et aspira un peu d'air frais. Dans le lointain, par une coïncidence qui la fit sourire, elle entendit sonner le glas au campanile d'une très belle et très ancienne église.

31 octobre 1979

ELVIRE

— Dormons, dit-elle. Avons-nous mieux à faire puisque tout sera bientôt terminé ?

Il ne put, comme elle, se laisser gagner par un sommeil paisible. Cette remarque l'inquiétait. Elvire avait souvent, après l'amour, d'étranges prémonitions qui, tôt ou tard, s'avéraient. Dans la plupart des cas, il ne s'agissait que de banalités : la chute d'un arbre dans la cour, la venue d'un chien errant, une déclaration de guerre, l'annonce d'un mariage morganatique ou la mort d'un pape. Cette fois, Elvire avait affirmé : « Tout sera bientôt terminé » comme elle eût simplement dit : « Voulez-vous bien me passer le sel ? »

Lui, terrifié à l'idée de la mort tout court et de la sienne en particulier, imaginant le terrible cataclysme devant marquer la fin des temps et sa fin propre, se tournait dans le lit de côté et d'autre en proie à une terreur grandissante tandis qu'auprès de lui, sereine et quasi souriante, Elvire dormait.

Il descendit à la cuisine. Ouvrit le réfrigérateur. En tira la bouteille de lait. Voulut s'en verser un verre. Y renonça. Dans sa tête résonnait de plus en plus la voix d'Elvire, cette phrase pourtant quelconque qu'elle avait prononcée : « Tout sera bientôt terminé » et d'autres aussi qu'elle avait tues mais qu'il entendait clairement se mêler à la première dans un fracas de plus en plus ahurissant, des phrases telles : « Nous allons mourir ! Ça y est, c'est fini ! Voilà qu'on y passe aussi ! Adieu ! Adieu ! » et quoi encore. La sueur coulait dans son dos comme une lame de couteau glacée, un poids énorme opressait sa poitrine. Il vacilla sous le coup d'une douleur violente dans la région du plexus. Voulut chercher un appui quelque part. N'en trouva point. Tomba. Mort ? Sans doute. Plus certainement, inconscient.

Elvire — qui avait feint le sommeil — entra dans la cuisine et, sans pitié pour l'homme étendu sur le carrelage, tira et poussa sa masse inerte jusqu'aux abords d'une trappe donnant accès à la cave. L'ayant ouverte, elle y fit, par quelques judicieux coups de pied, basculer son mari. Les rats affamés proliférant au sous-sol depuis qu'Elvire y avait enfermé deux couples achetés à vil prix d'un sorcier nègre n'en firent qu'une bouchée.

Remontant vers sa chambre, Elvire s'arrêta devant une glace pour replacer une mèche rebelle.

— Dormons, dit-elle à son reflet. Avons-nous mieux à faire puisque tout est terminé ?

29 décembre 1979